

## Prologue

### MA PREMIÈRE COMMUNION

Ce qui arriva en mai 1956 changerait le cours de ma vie affective à jamais. J'avais sept ans et je m'apprêtais à faire ma première communion.

À l'école, pendant les semaines qui précédèrent le grand jour, les enfants ne pensaient qu'à ça. Même la mère de ma famille d'accueil tenait à ce que je participe à cet événement exceptionnel. Comme ça, les gens verraient qu'elle s'occupait bien de mon éducation religieuse.

Il fallut apprendre de nouvelles prières. Concrètement, ça signifiait se rendre à l'église pour s'entraîner à défilier dans l'allée centrale, s'agenouiller devant la grille de l'autel et tendre la langue au prêtre pour qu'il y dépose l'hostie.

Tout le monde serait sur son trente-et-un. Les filles étaient très préoccupées par la tenue qu'elles porteraient. Bien entendu, nous devons être entièrement vêtues de blanc. Comme ma garde-robe était uniquement constituée de haillons récupérés et que je n'avais jamais eu d'uniforme scolaire, je demandai timide-

ment à la mère de ma famille d'accueil si moi aussi j'allais avoir une robe blanche. « Mais oui, mon enfant, j'y compte bien ! » m'assura-t-elle avec son accent de Cork à couper au couteau. Je n'y croyais pas vraiment. D'ordinaire, c'est moi qui devais me déplacer jusqu'à Limerick pour choisir vêtements et chaussures dans un magasin de deuxième main. Je n'osai pas lui répondre et me contentai de prier le Ciel pour avoir effectivement une robe blanche à porter ce jour-là, et ainsi être comme toutes les autres petites filles.

La communion aurait lieu un dimanche, à la première messe du matin. Ensuite, il était prévu que nous allions à l'école prendre le petit déjeuner, puis nous resterions à jouer dans la cour de récréation pendant quelques heures. J'avais hâte de voir ce que l'on nous servirait comme collation parce que j'avais entendu dire qu'il y aurait du bacon grillé et des saucisses. Je n'en avais jamais mangé. En revanche, j'avais déjà senti le fumet de ce genre de viande en train de cuire. Ma mère d'accueil n'en préparait que très rarement mais il m'arrivait de sentir l'odeur alléchante de la graisse dans la poêle, qui ne manquait jamais de me faire saliver. Mais je n'avais pas le droit d'y toucher. « C'est du poison, ça, mon enfant », disait-elle en s'empiffrant, engloutissant la viande accompagnée de plusieurs tranches de pain passé à la poêle dans une huile qui finissait par dégouliner sur sa poitrine rebondie.

Quelques jours avant le dimanche de communion, nous reçûmes la visite du prêtre de notre paroisse. Il avait apporté une grande boîte. On m'appela. Il souleva le couvercle devant ma mère d'accueil et moi puis en

sortit une magnifique robe de communion d'un blanc immaculé, assortie d'un voile. Il me la tendit.

— De la part de tes tantes, les nonnes de Cork, déclara-t-il.

Mes tantes, les nonnes de Cork ? Je ne voyais pas du tout de qui il parlait. Je ne connaissais aucune religieuse hormis les enseignantes du couvent, que je ne fréquentais pas très régulièrement, d'ailleurs. Je ne prêtai guère attention à sa remarque : la robe était toute neuve, je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

— J'aurai le droit de la garder ?

— C'est ta robe de première communion. Elle est à toi.

J'eus du mal à contenir ma joie. Voilà, j'avais une robe pour le grand jour !

Le dimanche arriva. Je me levai tôt et me lavai soigneusement en me servant d'une casserole qu'il fallait plonger dans un tonneau d'eau. L'eau était gelée, des insectes flottaient en surface. Je m'essuyai avec un torchon suspendu à un clou dans la cuisine. Pas besoin de manger puisque nous devons jeûner avant la communion. Mes parents adoptifs étaient encore au lit.

Le lendemain de l'arrivée de la robe, on nous avait apporté une paire de chaussettes blanches. Très jolies, mais de deux bonnes tailles trop grandes pour moi. Je fourrai du papier au bout pour m'y sentir finalement assez à l'aise. J'avais l'habitude de procéder comme ça puisque toutes mes chaussures étaient d'occasion et ne m'allaient jamais vraiment, de toute façon.

Une fois habillée, j'avais l'impression de m'être transformée en princesse.

Ma mère d'accueil m'accompagna à l'église, où je filai directement rejoindre les autres communiantes installées sur les bancs de devant.

La cérémonie se passa comme prévu, puis ce fut l'heure du petit déjeuner à l'école. Je mourais de faim, et pourtant j'étais habituée à ne rien prendre le matin. Je me souviens encore du goût délicieux du bacon et des saucisses. Les sœurs avaient dressé les tables, la salle était toute blanche, magnifique, avec de longues nappes, même sur les bancs. Encore aujourd'hui, j'adore l'odeur du bacon grillé.

Après le petit déjeuner, on nous laissa batifoler dans la cour. Deux heures plus tard, la sonnerie retentit et tout le monde retrouva les membres de sa famille. Je me rappelle m'être dit que les pères de mes copines étaient tous là, sauf le mien. On m'informa que je devais rentrer chez moi à pied, toute seule, puisque personne n'était venu me chercher. Ça n'avait rien d'anormal, donc ça m'était bien égal.

Sur le trajet de plus de trois kilomètres, je croisai plusieurs personnes. On ne manqua pas une fois de me dire que j'étais bien jolie, et certains me donnèrent même un peu d'argent, une pièce de six pence et une de trois. Un homme avec un appareil photo me demanda de poser devant le portail de sa maison et prit un cliché, puis il me dit qu'il le ferait développer et me le donnerait. J'étais aux anges.

En arrivant à la maison, je rayonnais de bonheur. Le soleil brillait, c'était une belle journée de mai. Nous avions de la visite, des hommes principalement, qui venaient souvent chez nous le dimanche. Ils étaient

trois ou quatre. J'en connaissais deux, croisés dans les champs pendant la récolte des pommes de terre. Travailler avec eux ne me plaisait guère parce qu'ils me taquinaient et essayaient tout le temps de me pincer le ventre. Ils disaient que j'avais l'air d'une petite bohémienne. Apparemment, ce jour-là ils étaient venus pour me faire un cadeau, me donner de l'argent pour ma première communion. L'un d'eux voulut m'offrir une pièce de six pence, l'autre un shilling, mais en voyant les pièces, ma mère d'accueil les houspilla pour qu'ils fassent un effort.

— Bande de radins, va, donnez-lui au moins une demi-couronne, à c'te pauv'gamine, dit-elle en les regardant remettre la main à la poche.

Je reçus quelques sous en plus et m'empressai de les donner à ma mère d'accueil, puis l'on ouvrit une bouteille de bière brune. On ferait donc la fête en pleine journée, un dimanche.

L'un des hommes m'expliqua qu'il n'avait pas mon cadeau sur lui, mais que chez lui il y avait une demi-couronne qui m'attendait. Il faudrait donc que je l'accompagne à travers les champs pour aller la récupérer. Ça ne me disait rien mais ma mère d'accueil m'incita à accepter. Je partis donc main dans la main avec cet homme chercher mon cadeau de première communion.

Alors que nous marchions dans les champs pour aller récupérer le cadeau promis, soudain il m'attrapa et me jeta au sol. Il m'empêcha de bouger et plaqua une main sur ma bouche, de sorte que j'étouffais à moitié. « T'es une belle coquine de bohémienne, toi. T'auras plus besoin de ça », gronda-t-il en déchirant ma robe de communion.

Ses paroles résonnent encore dans ma tête. Sous ses gros doigts puants, je n'arrivais pas à respirer ni à émettre le moindre son. J'entendis quelque chose craquer et j'essayai d'appeler au secours. Ma main me faisait horriblement mal, je n'arrivais pas à la bouger. De sa main libre, il m'arracha ma culotte, puis il déboutonna son pantalon et le baissa. Il m'écarta les jambes et enfonça quelque chose de dur dans mes entrailles. Il donnait des coups de reins et poussait fort à l'intérieur, toujours plus fort. La douleur était insoutenable. Il n'arrêtait pas de marmonner et de pousser des grognements, là, au-dessus de moi. Je tentai de faire abstraction de la douleur dans mon bas-ventre tandis que lui continuait à aller et venir violemment entre mes jambes. J'eus l'impression que ça n'allait jamais finir. Mais au bout d'un moment il s'écroula sur moi, lourd comme un animal mort.

Quelque chose en moi venait de mourir. De se fermer à jamais. J'étouffais.

Après avoir repris son souffle, il se leva, remit son pantalon et partit sans rien dire. Il me laissa là, par terre. J'avais sept ans. Je baignais dans le sang.

Tremblant comme une feuille, meurtrie, seule je repris le chemin de la maison. J'arrivais à peine à tenir debout, à faire plus de quelques pas sans devoir m'arrêter. Et je souffrais le martyre. J'avais perdu tellement de sang que j'étais prise de vertiges. Arrivée à l'étang, je fis de mon mieux pour laver la terre, le sang et le truc collant dont j'étais souillée. Je pleurais parce que ma belle robe de première communion, offerte par mes tantes les nonnes, était en lambeaux. Hébétée, en sang, maculée de terre, j'étais persuadée que ma mère d'accueil allait m'en

vouloir à mort. J'approchai de la maison en titubant et essayai d'ouvrir la porte d'entrée, mais j'étais dans un tel état de choc que je perdis connaissance et m'affaissai sur le perron.

Au réveil j'étais dans le lit de ma mère d'accueil. Impossible de savoir depuis combien de temps on m'avait mise là, mais j'y restai cinq jours, dans un état semi-comateux la plupart du temps, ce qui ne m'empêcha pas de remarquer la présence d'une femme de grande taille, élégante, bien habillée, qui parlait aux autres sans jamais s'adresser à moi.

On me mit des bandages et personne ne s'occupa plus de moi. Personne ne vint me parler de ce qui s'était passé, et moi, bien trop malade et effrayée, je ne dis rien non plus. Mes blessures s'infectèrent et je fus très malade pendant plusieurs semaines. Mes chairs déchirées finirent par guérir mais mon esprit, lui, ne s'en remit jamais.

Ce jour-là, le jour de ma première communion, on m'a blessée, profondément abîmée. Toutes les autres petites filles ayant fait leur première communion le même jour que moi, en cette année de 1956, ont reçu de beaux cadeaux de la part d'une famille aimante. Et moi, qu'ai-je reçu en cadeau ? J'ai été violée sauvagement dans un champ par un monstre qui m'a fracturé le poignet et trois doigts. Je n'oublierai jamais ce jour censé être un des plus beaux de ma vie, mais il reste gravé dans ma mémoire pour de mauvaises raisons.

Je n'ai jamais revu la robe de communion.

Plusieurs mois plus tard, un jour que je me trouvais sur le parvis bondé de l'église de Kilmallock avec ma

mère d'accueil, je la vis attraper un homme par le bras. Lorsqu'il se retourna pour voir qui l'avait empoigné ainsi, il tenta de fuir mais ma mère d'accueil le tenait fermement. Je me cachai derrière elle en m'agrippant aux pans de son long manteau de laine, comme pour me protéger. Paniquée, je regardai autour de nous puis levai la tête vers l'homme. C'était lui, celui qui m'avait violée.

— Z'avez pas donné l'argent promis à la gosse pour sa première communion, persifla ma mère d'accueil.

— C'est que j'ai pas de petite monnaie sur moi, à c't'heure. J'ai tout donné à l'église.

— C'est pas de la petite monnaie, qu'elle veut ! aboyat-elle en le cramponnant encore plus fort.

— J'ai qu'un billet d'une livre, c'est pour aller boire un coup tout à l'heure, dit-il avec une grimace.

— Ça fera l'affaire, répondit-elle en s'approchant de son visage comme pour le menacer.

— Bon Dieu de bon Dieu, ben v'là pour vous, alors, pesta-t-il, lui tendant à contrecœur un billet vert d'une livre.

Elle relâcha son emprise et l'homme disparut dans la foule. Elle serra le billet dans son poing et sourit, satisfaite, avant de se mettre en route. Je lui emboîtai le pas.

— Allez, la môme, on rentre, maintenant, dit-elle.

Ce jour-là, elle m'avait vendue pour une livre.